

# Georges Duhamel et la guerre humaine

---

Georges Duhamel est le produit d'une expérience « profonde et éternelle » de la souffrance, acquise lors de la dernière guerre. Son humanisme est caractérisé premièrement par le sentiment de pitié, de compassion. Ne sachant pour qui il travaille, le médecin de guerre est naturellement porté vers l'humanité entière qu'il apprend à aimer sous son anonymat. C'est là, grandeur. Travaillant dans l'odeur des hommes entassés, obligé de passer des semaines sans sommeil, simple et magnanime, le médecin doit

« avant que de saisir le couteau, se recueillir profondément et décider du sacrifice qui assure la vie ou donne quelque espoir pour la vie. En une seconde de réflexion efficace, il faut entrevoir et peser toute une existence d'homme, puis agir avec méthode et audace. »

Duhamel nous dit encore que le médecin n'est pas là seulement pour soigner les vivants, mais aussi pour honorer les morts. Ici, l'on voit la pâle figure de l'abbé Monet, au chevet d'un mourant; là, dans ce grand pays de France, « semblable à un funèbre jardin planté de croix », quelque part,

« au bord du champ de betteraves, à quelques pas de la route, dans le sable blanc de la Champagne, on voit un cimetière. Des branchages de jeunes bouleaux lui font une clôture rustique qui n'enferme rien, qui laisse errer le vent et les yeux. Il y a un porche semblable à ceux des jardins normands. On a planté, près de l'entrée, quatre sapins qui sont morts debout, comme des soldats.— C'est un cimetière d'hommes. »

Maïs si les hommes ont appris à vivre en compagnie de la mort qui, désormais, fait partie de la vie, comme ils tiennent encore à cette « carcasse délabrée ! O petite lueur

à la surface de l'œil ! » Sous ces corps blessés, Duhamel apprend à découvrir ces réserves d'âme qui aident le corps à souffrir :

« Sous leurs pansements, il y a des plaies que vous ne pouvez imaginer. Au fond des plaies, au fond de la chair mutilée, s'agite et s'exalte une âme extraordinaire, furtive, qui ne se manifeste pas aisément, qui s'exprime avec candeur, mais que je souhaiterais tant vous faire entendre. »

Et comme il y réussit en peignant simplement. Point de pose, ni de fatras : la vision nue ! Les personnages demeurent indélébiles. Il y a ce bourgeois dérangé de sa vie facile et qui ne cesse de se lamenter ; il y a le gaillard qui se fait opérer en riant ; il y a Bouchard qui s'ennuie — et c'est tout un drame que l'ennui ! — et il y a encore le sourire de Mathouillet, et ce Grégoire qui n'est pas un bon blessé, qui ne sait pas souffrir ; il y a Mouchon, tout couvert de blessures et qui meurt d'un petit bouton ; il y a le vicefeldwebel Spat, dont la haine un moment disparaît en entendant la Troisième de Beethoven. On sait que Duhamel a écrit qu'un peu de musique pourrait sauver le monde...

Rappellerais-je encore l'histoire du capitaine Légglise, amputé des deux jambes, qui demande : A quoi bon vivre ?, et qui s'en va avec la promesse de Duhamel que des jeunes filles ont juré de n'épouser qu'un grand mutilé ? Ce dialogue exquis de naturel que notre médecin a saisi entre Lapointe et Ropiteau ? Et il y a surtout l'histoire de Carré et Lerondeau, arrivés « comme deux colis d'un même envoi », et qui meurent à quelques heures d'intervalle. En voici une vision :

« Dès les premiers jours, Carré a montré qu'il était un homme. Comme j'entrais dans le vestibule de la salle de pansements, j'ai trouvé les deux amis côte à côte sur des brancards posés par terre. Carré avait sorti un bras décharné de sous sa couverture et faisait à Marie (Lerondeau) un véritable discours sur le courage et l'espoir. J'écoutais cette voix chevrotante, je regardais ce visage édenté, illuminé d'un sourire, et je sentais quelque chose de curieux se gonfler dans ma gorge, pendant que Lerondeau battait des paupières comme un enfant que l'on gronde. Alors je suis sorti, parce que cela se passait entre eux, au ras du sol, et que ça ne me regardait pas, moi qui suis un personnage bien portant et qui vis debout. »

Duhamel sait la différence de l'homme en position verticale et de l'homme allongé, car ce n'est pas pour vivre sur le dos que l'homme est fait, mais sur ses pieds. Le dos souvent, avec quoi l'on se repose, le dos lui-même finit par trahir; il s'ulcère de place en place et tout n'est plus que peine.

Mais au milieu de cette misère humaine, une chose survit et surnage, une chose sans laquelle il ne serait plus possible de tenir, sans laquelle il ne vaudrait plus la peine de vivre: le sourire, cette petite lumière de rien du tout qui éclaire le visage de ses reflets d'éternité, et qui fait reverdir l'espoir sur cette terre humaine labourée de douleurs.

Les mêmes profondeurs humaines sont atteintes et dans *Civilisation* et dans *Vie des martyrs*. Il y a cependant plus d'humour dans *Civilisation*, et aussi plus d'art. Mais c'est de ces deux chroniques que sortira cet immortel chef-d'œuvre qu'est *la Possession du monde*. Comme quoi toute philosophie vraie naît de l'expérience personnelle.

Duhamel se défend bien de penser autrement que ceux qui ont constitué la sagesse de l'esprit humain. S'il sait que l'intelligence atteint les vérités générales et universelles, il sait aussi qu'il est des choses que seule la chair comprend réellement. Nos joies et nos peines ne s'expriment pas toutes par la voix humaine; il est des pensées informes pour lesquelles la parole ne peut rien, qui sont pour ainsi dire notre tissu même. A la guerre, Duhamel a continuellement été en présence d'êtres humains ineffables en leur simplicité:

« Je dus bien des choses à mon métier de brancardier, avoue-t-il. Je lui dus de connaître les hommes mieux que je ne les avais connus jusque là, de les connaître baignés dans une lumière plus pure, nus devant la mort, dépouillés même des instincts qui dénaturent la divine beauté des âmes simples.

« A travers les plus grandes épreuves, notre race de travailleurs est demeurée vigoureuse, pure, digne des nobles traditions humaines. Je vous ai connus: Roubic, Louba, Ratier, Freyssinet, Calmel, Touche, et tant d'autres que je ne dois pas nommer pour ne pas appeler le pays tout entier. On ne saurait dire que la blessure choisit ses victimes, et pourtant, quand je passais entre les lits, où se débattait votre destin, quand je vous regardais un à un, au visage, vous me sembliez tous des hommes bons, patients, énergiques et tous vous méritez d'être aimés. »

Toute la France est là. Pendant qu'un peuple de vieillards est aux prises avec la terre, la force de la race se dirige vers les tranchées. On passe d'abord par l'examen médical où l'on vous dit si, oui ou non, votre chair est bonne à tuer. Il en vient de partout, de toutes les provinces de la douce France et aussi des colonies aimantes :

« La dame en vert se dirige vers Sorri le nègre.

— « Tu t'appelles Sorri, dit-elle en consultant la fiche.

« Le noir remua la tête, la dame en vert poursuivit, avec des accents qui étaient doux et mélodieux comme ceux des femmes qui jouent sur le théâtre :

— « Tu es venu te battre en France, Sorri, et tu as quitté ton beau pays, l'oasis fraîche et parfumée dans l'océan de sable en feu. Ah ! Sorri, qu'ils sont beaux les soirs d'Afrique, à l'heure où la jeune femme revient le long de l'allée des palmiers, en portant sur sa tête, telle une statue sombre, l'amphore aromatique pleine de miel et de lait de coco. »

Mais c'est dans un enfer artificiel que le nègre est plongé avec son frère le Français, un enfer où l'on vit dans « l'espèce d'ivresse sonore que procure un bombardement prolongé » et où chaque nuit est « un paroxysme dans une infinité de paroxysmes ». Et pourtant la bonne humeur française survit dans ce monde de douleurs et de pleurs, et l'on s'amuse comme dans la chambre de Revaud. C'est parce qu'elle sait rire dans les pires malheurs que la France ne périra pas...

La guerre — fruit de la raison humaine qui a voulu se satisfaire à elle-même — écartelle l'homme, le divise de lui-même et tente de l'anéantir :

« Croyez-le bien, monsieur, je parle avec pitié de la civilisation, je sais ce que je dis . . . la civilisation, la vraie, j'y pense souvent. C'est dans mon esprit comme un chœur de voix harmonieuses, chantant un hymne, c'est une statue de marbre sur une colline desséchée, c'est un homme qui dirait : *Aimez-vous les uns les autres !* ou *Rendez le bien pour le mal !* Mais il y a deux mille ans qu'on ne fait plus que répéter ces choses-là, et les princes des prêtres ont bien d'autres intérêts dans le siècle pour concevoir d'autres choses semblables. »

« On se trompe sur le bonheur et sur le bien. Les âmes les plus généreuses se trompent aussi, parce que la solitude et le silence leur sont trop souvent refusés. J'ai bien regardé l'autoclave

monstrueux sur son trône. Je vous le dis, en vérité, la civilisation n'est pas dans cet objet, pas plus que dans les pinces brillantes dont se servait le chirurgien. La civilisation n'est pas toute cette pacotille terrible; et si elle n'est pas dans le cœur de l'homme, eh bien, elle n'est nulle part. »

Je me souviens d'une autre phrase de Duhamel:

« Je pense qu'il y a une prédestination profonde; les hommes de ce temps qui peuvent devenir mes amis, sont, de par l'univers, marqués d'un même signe mystérieux; mais je ne les connaîtrai pas tous et le destin n'aura peut-être pas souci de me faire rencontrer mon meilleur ami. »

Eh bien ! il y a de par le monde une infinité de ces hommes qui sont les amis de Duhamel. Peu d'écrivains attirent à ce point la sympathie universelle; c'est que nous portons en nous la même soif de bonheur. C'est que la civilisation dont nous vivons — non pas celle qui nous entoure — est celle-là même que défend Duhamel: la civilisation basée sur la personne humaine. Très humblement, l'amour de chacun de nous pour chacun de nos frères — connus ou inconnus — doit créer cette fraternité des esprits et des cœurs, qui serait la fin de la guerre inhumaine.

Guy SYLVESTRE.

## Les livres

Romain LÉGARÉ, O.F.M. *Fumera-t-elle?* Montréal, Librairie Granger Frères, 54 Ouest, rue Notre-Dame, Montréal. Une brochure de 46 pages. Prix: \$0.15; par la poste \$0.18.

« ...fumer devint une mode... Les femmes se sont donc mises à fumer. » Cette phrase rapportée par l'auteur a été écrite par une femme... Mais quoi penser de cette nouvelle mode? L'habitude de fumer chez la femme est-elle plus dommageable que chez l'homme? Quelles sont les répercussions de cette nouvelle habitude tant au point de vue psychologique et physiologique qu'au point de vue familial et économique? Le Père Légaré, philosophe et sociologue érudit, nous le dit avec des arguments solides et pondérés.

P. L.